



## Logique lacanienne

*Pierre Skriabine*

**"Revue de la Cause freudienne n°23"**

**Publié le 5 septembre 2020**

[sinthome](#), [noeud borroméen](#), [symptôme](#)

« En guise d'introduction à la logique fondamentale qui rend solidaires la clinique et la topologie, l'auteur émet douze remarques. Le point fondamental repose sur le fait que « la topologie de Lacan, celle des surfaces, celle des nœuds, est une topologie de A qui prend son assise de ce que l'Autre n'existe pas [...] Si R, S et I sont foncièrement séparés non noués, dissociés ou se dénouent : c'est la folie commune, le " tous débiles " » souligné par Lacan. Un nouage borroméen peut se former mais il lui faut un quatrième élément, le symptôme. « Un quatrième élément vient réparer le dénouage, le ratage total ou partiel du nouage, au point même de l'erreur R, S et I restent noués, mais le nœud n'est plus borroméen » (fonction du sinthome avec l'exemple de Joyce). – Frédérique Bouvet »

## Clinique et topologie

Pierre Skriabine

### Première partie

#### *Le défaut dans l'univers*

1. *La structure*
- 2.

En guise d'introduction à la logique fondamentale qui rend pour nous solidaires la clinique et la topologie, douze remarques, dont le sous-titre générique pourrait être : « le défaut dans l'univers ».

La clinique opère à partir de la structure, avec la structure, et, pourquoi ne pas nous y avancer comme le fait Lacan

dans « L'Étourdit », elle opère sur la structure<sup>[1]</sup>.

Ce terme de structure, tel que Lacan le met en valeur, c'est le réel même en jeu dans l'expérience analytique.

La structure est ce qui concerne le sujet parlant : dès lors qu'il habite le langage, qu'il est parasité par le langage, il se trouve soumis à la logique du signifiant et aux spécifications propres du langage, autrement dit à l'ordre qui est celui du registre du symbolique.

La structure est ce qui rend compte de cette prise du corps vivant dans le symbolique ; elle est ce qui supporte la façon dont s'articulent le sujet, l'Autre et l'objet, dont se conjuguent langage et jouissance, la façon encore dont pour l'être parlant se nouent les trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire.

La structure, c'est donc aussi bien ce qui permet de s'orienter dans la clinique.

Et cette structure, qui s'articule en termes de places et de relations, autrement dit en termes de positions et de propriétés qui résultent des positions, c'est par là même une topologie, puisque cette dernière formulation n'est autre que celle d'Euler en 1736 pour définir justement la topologie naissante comme domaine nouveau dans les mathématiques.

Nul sujet donc qui ne soit topologue, fût-ce sans le savoir – nul analyste *a fortiori* – mais lui pourrait bien vouloir en savoir quelque chose, malgré tout.

C'est là où nous mène Lacan, à passer outre les effets d'inhibition, voire d'horreur, que produit sur nous la topologie, pour nous confronter à la structure même à quoi nous avons affaire.

## ***2. La pliure***

Pour essayer de rendre tout de suite sensible que la clinique et la topologie sont indissociables, risquons-nous à nous mettre dans la position de témoins, c'est-à-dire – puisque c'est la même chose, comme le rappelait Lacan – de martyrs de ce nouage du sujet à la topologie.

Partons, non pas d'un objet topologique, mais d'une représentation équivoque, à partir de l'imaginaire de cette figure, dite du cube de Necker.

Un spécialiste américain de ce qu'on peut appeler les amusements scientifiques, Rudy Rucher, dans un ouvrage intitulé *La quatrième dimension*<sup>[2]</sup>, a décrit cette figure du cube inversible, et noté son effet d'illusion dans l'imaginaire. L'un de nos collègues<sup>[3]</sup> s'en est naguère inspiré comme support et comme métaphore de l'équivoque signifiante dans la vacillation qu'elle produit pour un sujet entre deux positions, entre S1 et S2, et mis en valeur, en tant qu'il est là sensible au niveau du corps, cet effet d'*aphanisis* du sujet représenté par un signifiant pour un autre signifiant, cet effet de coupure, de division du sujet par le signifiant.

Mais nous pouvons aussi bien mettre l'accent sur une portée plus fondamentale, qui n'est pas de métaphore, mais de structure, de ce à quoi nous introduit cette figure, et y reconnaître d'abord l'effet de l'objet – ici de l'objet regard – sur le sujet, y

reconnaître donc la refente du sujet par l'objet regard.

C'est en effet ce que produit cette perspective équivoque en tant qu'elle met le sujet devant un choix entre deux façons de faire porter le regard, dans l'espace, sur le cube imaginarié, c'est-à-dire un choix entre deux positions possibles de ce sujet, déterminées par l'objet regard. Autrement dit, c'est la division subjective qui se trouve là présentifiée par l'objet regard. Ces deux positions du sujet s'excluent mutuellement ; il y a discontinuité radicale de l'une à l'autre ; entre les deux, nulle place pour le sujet, c'est un entre-deux intenable, un effet *d'aphanisis* du sujet qui saisit le corps.

C'est de la façon dont le sujet se prend, et se déprend – mais pour s'y trouver pris autrement – de l'objet, c'est de par sa division par l'objet, et de par ce qui relève déjà, au regard de cette division, d'un choix et d'un consentement du sujet, que se déploie la structure Möbienne, à savoir la topologie qui rend compte, comme le montre Lacan dans son séminaire sur l'identification, de la structure du sujet parlant. Pour le montrer, il suffit, *a minima*, de deux dimensions : celles d'une feuille de papier représentée sur cette feuille de papier.

Cette feuille, vue en perspective, nous pouvons l'imaginer vue par-dessus, ou bien vue par dessous : choix que le regard impose au sujet, tout comme avec le cube de Necker.

Ces deux façons de voir qui s'excluent, nous pouvons cependant les faire apparaître synchroniquement, en pliant cette feuille représentée.

La fonction du sujet est ce qui assure cette coexistence comme possible. Nous pouvons voir dans cette pliure la pliure même de la division subjective dont fait état Lacan dans *le Séminaire XX, Encore* : « Pour tout être parlant, la cause de son désir est strictement, quant à la structure, équivalente, si je puis dire, à sa pliure, c'est-à-dire ce que j'ai appelé sa division de sujet »<sup>[4]</sup>.

Pour faire apparaître la topologie du sujet – topologie du huit intérieur – à savoir la structure Möbienne, réductible à sa coupure, qui est aussi son bord, ce huit intérieur où s'articulent précisément le sujet du signifiant et l'objet, il suffit de compléter le dessin de la pliure :

Ainsi, ce que rend particulièrement sensible dans l'imaginaire et dans le corps cette représentation qu'est le cube de Necker, ce n'est rien d'autre que ce que Lacan a articulé, *a minima*, à partir de cette structure topologique élémentaire et fondamentale qu'est la bande de Möbius. Nous retrouvons là l'avancée topologique faite par Lacan dans son séminaire sur l'identification.

Cette bande de Möbius nous introduit en effet au premier développement par Lacan de sa topologie au début des années soixante, qui correspond à une période de son enseignement, annoncée dès 1953 dans le « Discours de Rome », consacrée tout particulièrement à la mise en valeur de l'ordre symbolique et de la notion de structure.

Lacan à cet égard appuie son avancée sur la topologie des surfaces asphériques, dont l'élaboration culmine avec la formulation qu'il en fait dans « L'Étourdit ». Cette topologie qui articule le sujet, l'objet et l'Autre, qui articule topologiquement le discours lui-même, procède, nous dit Lacan – justement dans « L'Étourdit » – « du défaut dans l'univers »[5].

### ***3. La topologie et la science***

Nous pouvons à ce point formuler une remarque qui peut s'énoncer ainsi : la topologie est un domaine de la science par où la science rend compte de son échec à suturer le sujet ; c'est en cela que topologie et psychanalyse sont solidaires.

Cette topologie – qui fait partie de ce par quoi la psychanalyse procède de la science, est corrélative de la science – est celle du sujet, de ce sujet que la science vise à forclure, à suturer, mais où justement elle échoue.

Le sujet, ainsi que l'écrit Lacan dans « La science et la vérité », « reste le corrélat de la science, mais un corrélat antinomique puisque la science s'avère définie par la non-issuée de l'effort pour le suturer »[6].

Cela introduit ce mode du sujet « pour lequel nous ne trouvons d'indice que topologique, mettons le signe générateur de la bande de Möbius, que nous appelons le huit intérieur ». « Le sujet est, si l'on peut dire, en exclusion interne à son objet » ajoute Lacan.

C'est le sujet divisé, équivalent à sa division :

- sa division par le signifiant, dans l'aliénation, le choix forcé de l'Autre et de la chaîne signifiante au prix du manque-à-être ;
- sa refente par l'objet, là où il pourrait trouver un complément d'être.

### ***4. Le défaut dans l'univers***

Il est essentiel de souligner que le langage, le symbolique, met en jeu de façon fondamentale, intrinsèque, ce « défaut dans l'univers ».

Cette fonction du défaut, du manque, du trou est strictement équivalente au langage, elle supporte toute notion même de structure ; une structure n'est jamais qu'un mode d'organisation du trou – c'est-à-dire, une topologie.

Par exemple, avec la bande de Möbius, il est sensible que ça se boucle, que ça met en jeu, comme le tore, un trou central. Mais, comme on peut le voir, pour revenir à son point de départ en se déplaçant sur cette surface de la bande de Möbius, il faut faire deux fois le tour du trou : c'est une topologie du double tour du trou.

Ce trou, c'est donc d'abord ce défaut dans l'univers qui tient au langage, et à rien d'autre. Cela veut dire que l'Autre du

langage est fondamentalement défaillant, qu'il n'est pas garant de lui-même : il n'y a pas de garant ultime, il n'y a pas d'Autre de l'Autre ; et plus fondamentalement l'Autre, comme complet, comme consistant, n'existe pas. Ce défaut dans l'univers, Lacan l'écrit  $\mathcal{A}$ .

$\mathcal{A}$ , voilà ce qui fait le lien de la topologie des surfaces, que nous venons d'évoquer, avec la bande de Möbius et le tore, avec la topologie des nœuds. Notons que la topologie de Lacan des années soixante prend son départ de l'Autre pour parvenir – justement dans ces surfaces, tore, bande de Möbius, *cross-cap*, bouteille de Klein – à mettre en fonction l'incomplétude de l'Autre, la position structurante du manque dans l'Autre ; partant de  $\mathcal{A}$ , elle aboutit à  $\mathcal{A}$ , alors que c'est explicitement sur  $\mathcal{A}$  que se fonde sa topologie des années soixante-dix, celle des nœuds.

Là est le point de cohérence fondamental : la topologie de Lacan, celle des surfaces, celle des nœuds, est une topologie de  $\mathcal{A}$  qui prend son assise de ce que l'Autre n'existe pas.

## 5. $\mathcal{A}$

Ce défaut dans l'univers, dans l'univers du signifiant, c'est-à-dire ce qui nous autorise à écrire, avec Lacan,  $\mathcal{A}$ , tient à ceci que le signifiant ne se définit que de la différence, ce qui est la base même de la linguistique.

Rappelons cette définition différentielle du signifiant telle que la formule Saussure dans son cours de linguistique :

« Dans la langue, il n'y a que des différences [...]. Appliqué à l'unité – *c'est-à-dire un fragment de chaîne parlée correspondant à un certain concept* – le principe de différenciation peut se formuler ainsi : les caractères de l'unité se confondent avec l'unité elle-même. Dans la langue, comme dans tout système sémiologique, ce qui distingue un signe, voilà tout ce qui le constitue. C'est la différence qui fait le caractère, comme elle fait la valeur de l'unité »[7].

Opérer avec le signifiant, c'est opérer avec de la différence. Le signifiant comme tel, Lacan y insiste, sert à connoter la différence à l'état pur ; les signifiants ne manifestent d'abord que la présence de la différence comme telle, et rien d'autre.

Ça a différents ordres de conséquences. La première, immédiate, c'est que le signifiant est corrélatif d'une perte, celle de la référence. Alors qu'un signe représente quelque chose pour quelqu'un, le signifiant, qui ne vaut que par la différence qu'il introduit et par rien d'autre, implique que le rapport du signe et de la chose soit effacé. C'est au prix de cette perte, de l'effacement de la trace qu'était le signe, qu'advient le signifiant. Le signifiant en tant que tel est produit d'une perte.

Une seconde conséquence porte sur l'Autre, comme trésor des signifiants. Je vais tenter de résumer ici le développement qu'en fait Jacques-Alain Miller dans son cours intitulé « Extimité »[8].

L'Autre est le trésor des signifiants, mais est-ce que cela fait un ensemble, est-ce que cela peut faire un tout, étant entendu que l'opération qui le structure, c'est la différence

Prenons un ensemble de quatre éléments,  $a$ ,  $b$ ,  $c$ , et  $d$ , et cet opérateur de différence ; de  $a$ , nous pourrions dire  $a \neq b$ ,  $a \neq c$ ,  $a \neq d$ . A partir de  $a$ , nous avons un ensemble  $(b, c, d)$  défini par la différence à  $a$ . Nous obtiendrions de même à partir de chacun des éléments un ensemble, celui des trois autres, défini par la différence à cet élément. Autrement dit, nous pourrions définir un tout, un ensemble, à condition qu'à chaque fois un n'y soit pas, qu'il y ait une exception.

Pour obtenir un ensemble exhaustif, il aurait fallu un autre opérateur, par exemple l'identité :  $\forall x, x = x$  Cela donne un tout complet, mais qui se fonde sur  $x = x$ , c'est-à-dire sur un zéro de sens. C'est parce que la langue vise le sens que la logique du signifiant dont elle se soutient est une logique de la différence.

Puisque le signifiant est différentiel, il n'y a pas de tout possible des signifiants, il en manquera toujours un ; pour faire un tout, il en faut un de plus, qui, lui, n'y sera pas, qui fait exception. A est donc incomplet, il comporte un

manque et, à cette place, ce qui fait consister  $\mathcal{A}$ , c'est ce signifiant extérieur, qui en fait bord, et que Lacan écrit  $S(\mathcal{A})$ .

Cependant il y a quand même un moyen de pallier l'incomplétude et d'intégrer dans l'ensemble complété le signifiant qui fait exception : c'est, dans l'exemple que nous avons pris de  $a, b, c$ , et  $d$ , d'accepter d'écrire  $a \neq a$ , ce qui transforme la fonction du un-en-plus en la fonction de l'élément qui n'est pas identique à soi-même.

Ce sont des fonctions logiques. Que n'importe quel signifiant puisse venir à cette place ne change rien à ceci : qu'il est nécessaire soit qu'un élément reste exclu, soit – et c'est ce qui peut remplacer la condition précédente – que soit introduit un élément hétérogène, différent de lui-même ; s'il vient ainsi compléter l'Autre, il le rend par là même inconsistant.

Incomplet ou inconsistant, l'Autre n'existe que barré.

Remarquons avec Lacan que chaque fois que se trouvera posée la question de la nomination, chaque fois par exemple qu'on tentera de désigner un signifiant par lui-même, d'écrire  $a = a$ , ce signifiant viendra à cette place logique du point d'inconsistance : il n'y a pas de tautologie.

« Un signifiant, dit Lacan dans la leçon du 6 décembre 1961 de son séminaire "L'identification", de ce fait qu'il ne puisse se définir que de ceci justement de n'être pas tous les autres signifiants, de ceci dépend cette dimension qu'il est également vrai qu'il ne saurait être lui-même, autrement dit qu'on ne peut pas écrire  $a = a$  ». Le signifiant est d'essence différent de lui-même ; rien du sujet ne saurait s'y identifier sans s'en exclure », ajoute-t-il.

## 6. §

Ceci nous ramène au sujet – au sujet en tant que parlant –, qui n'est sujet que par le signifiant.

Ce n'est donc que dans le champ de l'Autre, de l'Autre qui est de toujours déjà là, de l'Autre où ça parle de lui, qu'un sujet peut advenir, à s'y reconnaître sous un signifiant, sous ce signifiant-maître  $S1$  de l'identification fondamentale.

$S1$  désigne ce signifiant inaccessible au sujet et qui pourtant soutient le sujet. C'est pourquoi Lacan, dans sa formulation du discours analytique, écrit :

§

S 11

$S1$  est sous la barre, à jamais séparé du sujet, en tant qu'il constitue *Urverdrängung* dont parle Freud, c'est-à-dire le refoulement originaire : le sujet reste coupé de ce signifiant qui pourtant le détermine en tant que tel.

Dans ce temps logique et mythique du refoulement originaire, le sujet, qui n'est rien d'autre que  $S1$ , à tenter de se saisir dans ce  $S1$  même, s'en trouve exclu. Cela tient à la structure même de l'Autre, à la définition différentielle du signifiant qui ne peut se saisir lui-même, sinon comme différent de lui-même, qui ne peut donc se saisir que dans son auto-différence.

Comment rendre compte, dans ce moment de la constitution du sujet, du refoulement originaire, par où le sujet advient comme manque de signifiant, comme un-en-moins, dans le mouvement logique même où il se constitue ? C'est comme support de ce temps logique de la naissance du sujet dans cette tentative d'autosaisie du  $S1$ , dans ce redoublement du  $S1$  par  $S1$ , que Lacan introduit, dans « L'identification », la figure du *huit intérieur*.

Ce temps logique de la constitution du sujet comme manque, Lacan l'illustre à l'aide d'une opération de logique construite à partir des cercles d'Euler, qui est celle de la différence symétrique, c'est-à-dire la réunion moins l'intersection : c'est ce qui est ou bien A, ou bien B, ce *ou* étant exclusif.

Conjonction de la logique et de la topologie : Lacan inscrit ces figures sur un tore et montre qu'à cette condition, à se départir ainsi du support du plan et de la sphère, la logique continue à fonctionner, mais autrement : sur le tore, réunion et intersection ne peuvent s'écrire, elles ne cessent pas de ne pas s'écrire : le tore exclut l'intersection ; là où on l'attendrait, on est hors champ.

Les champs A et B ne peuvent s'y reprendre à la deuxième puissance.

Un signifiant qui tenterait de se saisir lui-même, à se redoubler dans cette figure du huit intérieur tracée sur le tore, ne peut y subsister que dans ce qui devient un champ de l'auto-différence, et ne se saisit qu'à sa limite, dans son évanouissement.

On voit là que le signifiant à s'y redoubler ne saisit qu'un vide, homogène au champ extérieur au signifiant, et le sujet s'y désigne comme champ exclu.

Pour rendre compte de la prise fondatrice du sujet dans le signifiant et du refoulement originaire corrélatif à cette émergence du sujet, il nous faut donc une topologie qui n'est plus celle de la sphère, mais qui est construite sur la fonction structurante du trou, autrement dit une topologie de *l'a-sphère*. L'impossible de dire  $a = a$ , autrement dit ce qui fonde la structure différentielle du signifiant sur cette exclusion, se supporte du tore, en tant que s'y révèle l'exclusion de l'intersection.

Le réel du signifiant est homogène au réel du tore ; il est, pourrait-on dire, du même ordre de réel : l'impossible qui s'y manifeste est celui-là même dont se fonde le sujet.

« La structure, écrit Lacan dans "L'Étourdit", c'est le réel qui se fait jour dans le langage ». Sa topologie, c'est cette structure même, telle que la nécessite le fondement du sujet dans le signifiant. C'est donc comme conséquence logique de ce qui fait la caractéristique même d'un langage, à savoir la définition différentielle du signifiant, que tout sujet parlant, parasité par le langage, vient par là même répondre à cette structure fondée sur le trou : c'est au point même du manque dans l'Autre, au point où manque le signifiant qui pourrait le nommer, que se trouve suspendu, exclu, le sujet. A défaut d'être nommé, il ne peut qu'être représenté dans la chaîne signifiante.

Le sujet, que nous avons d'abord introduit comme refendu par l'objet, nous le retrouvons donc ici divisé par le signifiant : §

## ***7. La coupure***

Cette topologie que Lacan développe à partir du séminaire sur l'identification, il en avait posé les bases dès 1953,

dans le « Discours de Rome », corrélativement à l'accent mis sur le symbolique. Voici dans quels termes[9] :

« Dire que ce sens mortel révèle dans la parole un centre extérieur au langage, est plus qu'une métaphore et manifeste une structure. Cette structure est différente de la spatialisation de la circonférence ou de la sphère où l'on se plaît à schématiser les limites du vivant et de son milieu : elle répond plutôt à ce groupe relationnel que la logique symbolique désigne topologiquement comme un anneau.

A vouloir en donner une représentation intuitive, il semble que plutôt qu'à la superficialité d'une zone, c'est à la forme tridimensionnelle d'un tore qu'il faudrait recourir, pour autant que son extériorité périphérique et son extériorité centrale ne constituent qu'une seule région. »

Dans ce centre extérieur au langage où se loge la mort, ce réel dont on ne peut rien dire, mais où cependant s'ombilique l'effet mortifiant du signifiant, reconnaissons cette structure d'exclusion interne, celle de la vacuole dont nous parle Lacan dans *L'éthique*, et dont J.-A. Miller a montré la portée dans les différentes étapes de l'enseignement de Lacan, sous le terme *d'extimité*.

C'est à partir du tore que Lacan amène les trois principaux objets topologiques sur quoi il s'appuiera au début des années soixante.

Prenons la bande de Möbius, telle que justement Lacan la fait surgir du tore, après coup, dans « L'Étourdit », à partir d'une coupure en forme de huit intérieur, et d'un recollage sur lui-même d'un des deux bords ainsi produits.

L'opération inverse, couper une bande de Möbius en son milieu, produit un nouveau bord – en forme de huit intérieur – et fait disparaître la structure möbienne : en quoi la bande de Möbius est cette coupure même. S'y désigne le sujet, en tant que le signifiant par sa coupure en dévoile la structure en même temps qu'il la fait disparaître dans ce que Lacan nomme l'*ab-sens* du vide möbien produit de la coupure : c'est le sujet tel qu'il se constitue dans l'aliénation.

Conjoignant en chacun de ses points endroit et envers, la bande de Möbius rend compte de la question de la double inscription freudienne, conscient-préconscient d'une part, inconscient d'autre part. Dans « Radiophonie

Lacan écrit, à propos de la bande de Möbius : « La double inscription freudienne [...] serait donc du ressort [...] de la pratique même qui en pose la question, à savoir la coupure dont l'inconscient à se désister témoigne qu'il ne consistait qu'en elle, soit que plus le discours est interprété, plus il se confirme d'être inconscient »[10].

A cet égard, c'est aussi bien de l'interprétation et de ses effets – donc de l'acte analytique en tant qu'il pose la coupure interprétative – que rend compte, comme support topologique, la bande de Möbius.

### **8. « Il n'y a pas de métalangage »**

La structure asphérique, möbienne, dont se supportent l'Autre, le sujet, l'inconscient, tentons maintenant de l'aborder par un autre biais, sous un autre angle.

L'inconscient est structuré comme un langage : ce qui implique que toute théorie de la psychanalyse, toute théorie sur l'inconscient, serait un métalangage. Comment alors concilier la théorie avec ce que formule Lacan, qu'« il n'y a pas de métalangage », et que nous pouvons entendre aussi bien comme ceci, qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre ? Quel statut donner aux formalisations de Lacan, qu'elles soient logiques ou topologiques ?

Un langage formel n'est pas concevable sans le support d'un langage commun : le langage commun est nécessaire à la communication et à l'introduction de tout langage formel, qui sans cela ne serait qu'un « cryptogramme sans chiffre » : nous pouvons nous référer ici à un article de J.-A. Miller paru dans *Ornicar* ? n°5 sur la langue unique, le *U language* de Haskell Curry[11].

Un langage peut toujours être considéré comme métalangage pour le langage objet de rang précédent. Cela fait une série récurrente, et au début de cette série il y a un langage qui n'est que pur objet, ses mots sont des choses – lettres, dessins, etc. – qui ne signifient rien, qui ne sont que matérialité. J.-A. Miller relevait que tout langage formalisé, en tant qu'être d'écriture, est en ce sens langage-objet et que la langue commune, la « langue U », est le métalangage des écritures. Il y a là renversement de la position de départ : une élaboration théorique formalisée sur des faits de langue commune – donc un métalangage – est en même temps langage-objet dont la langue commune est justement métalangage. Paradoxe que J.-A. Miller proposait de résoudre – et c'est là où nous retrouvons la topologie – avec le concept de langue unique, en ces termes :

– il n'y a pas de langue objet, il n'y a pas de métalangage, la langue unique est à elle-même métalangage et langage objet qui s'y enlacent et enchevêtrent ; non stratifiée mais enroulée à la Möbius, la langue unique ne cesse de se citer : autonome, elle est inconsistante.

Pas de métalangage donc, non seulement parce qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, mais plus fondamentalement parce que l'Autre n'existe pas, il n'y a que l'Autre barré, marqué de l'inconsistance ou de l'incomplétude.

Il y a donc lieu pour nous de distinguer *les* constructions formelles des linguistes et des logiciens, qui visent à faire exister l'Autre, et les formalisations de Lacan, logiques ou topologiques, qui procèdent d'une logique de A. A ce titre, les formalisations logiques de Lacan, comme sa topologie, visent à cerner la place de ce qui n'est pas symbolisable, à cerner le point d'inconsistance du langage, le point de défaillance de l'Autre : elles procèdent du défaut dans l'univers.

## ***9. Logique et topologie***

A cet égard, comment pouvons-nous articuler logique et topologie ?

Il y a certes un effet créationniste dans la topologie ; avec l'écriture, les dessins, il y a un petit gain sur le réel ; mais il ne tient qu'à ceci, que ces écritures et ces dessins servent à appréhender un objet mathématique, hors de toute signification ; ils servent à mettre du symbolique sur une pure structure, qui ex-siste comme réelle.

Nous pouvons, justement, l'illustrer de la bande de Möbius. Avant que n'en soient progressivement dégagées l'intuition, la forme et l'étude par Gauss, Listing et Möbius, le signifiant n'avait pas su rendre compte de cette structure élémentaire qui est pourtant la sienne propre. Et la bande une fois inventée, le signifiant continue à rester en deçà du réel de la structure qu'elle incarne.

Lacan bien sûr se sert de cet effet créationniste pour serrer ce réel, cerner cette structure. Mais il nous met aussi en garde contre ce qui pourrait devenir un mysticisme de la topologie, contre son effet fascinateur ou sa dérive initiatique – dans la capture par l'image, dans la mise en jeu de l'imaginaire du corps. N'est-ce pas là que nous avons à reconnaître la raison du tour de force que Lacan accomplit dans « L'Étourdit », où il articule pour nous sa topologie sans autre support que les mots, où il nous montre comment s'articule topologiquement le discours lui-même ?

Ce que Lacan démontre là, formidablement – et c'est ce qui donne tout son poids à la topologie dans son enseignement, dans la psychanalyse, et, tout simplement pour l'être parlant qui tel Monsieur Jourdain ne peut qu'être topologue, même sans le savoir –, ce que démontre Lacan donc, c'est que la topologie, on peut s'en passer à condition de s'en servir. Est-ce à dire qu'il faudrait opposer d'une part la topologie comme structure et les formalisations logiques d'autre part, ou ne seraient-elles pas bien plutôt homogènes ?

D'abord, soulignons que le discours théorique de Lacan est homogène à son objet : tout comme le langage recèle en lui-même son point de manque, son point d'inconsistance, le discours qui rend compte de ce qui se passe pour le sujet du langage, c'est la topologie asphérique fondée sur la fonction structurante du trou.

Remarquons également que c'est parce qu'elles ne procèdent pas d'un métalangage disjoint de la langue commune, mais d'un procès de chiffrage, de substitution, de métaphore, interne à cette langue dont la structure propre est déjà möbienne, que les formulations logiques de Lacan sont homogènes à sa topologie.

La topologie d'ailleurs procède d'une combinatoire, et plus précisément de l'impossible dans la combinatoire : c'est de là qu'elle émerge, comme *analysis situs*, avec le problème des ponts de Königsberg. L'impossible, c'est aussi bien ce que recèle toute structure signifiante, comme le démontre Lacan dans « La lettre volée », avec le *caput mortuum* du signifiant, ce reste exclu de l'opération, qui fait trou, et prend par là sa valeur structurale et causale, tout comme le trou du *cross-cap* ou de la bande de Möbius.

Ce reste, ce défaut dans l'univers, vient parasiter la science et faire scandale dans ses constructions les plus élaborées. Nous pouvons évoquer là non seulement le théorème de Gödel, mais aussi ce qui nous rapproche peut-être encore plus des questions qui préoccupent les mathématiciens, à savoir ce que rappelait en 1988 l'un de nos collègues japonais, Shin'ya Ogasawara[12] : dans l'univers mathématique rationnel, celui de la théorie des ensembles de Zermelo-Fraënkell, donc dans un univers qui se pose explicitement comme excluant le sujet, un objet extime où le sujet pourrait se loger apparaît cependant, montrant, ainsi que Lacan l'énonce dans « La science et la vérité », comme nous le rappelions précédemment, que la logique échoue à suturer le sujet. Dans cet univers se glisse, se cache un ensemble indiscernable, hétérogène, qui n'a pas de signifiant spécifique. C'est une sorte de parasite inévitable, démontré par le mathématicien Paul J. Cohen, qui l'a nommé *le générique* : c'est une version mathématique du mythe lacanien de la lamelle.

Cela nous conduit du coup à accentuer la solidarité et la continuité de la logique et de la topologie. Pas moyen pour l'une comme pour l'autre d'éviter la fonction structurante du trou : bien au contraire, l'une et l'autre en procèdent.

Et cela est au cœur de l'avancée théorique de Lacan, de son avancée à partir de la découverte de Freud. Deux points essentiels – essentiels pour l'orientation de la clinique – de cette avancée ont été formulés par Lacan dans son aphorisme célèbre : « L'inconscient est structuré comme un langage », et dans son élaboration de l'objet *a*.

### 1. « L'inconscient est structuré comme un langage »

Lorsqu'en effet Lacan formule que l'inconscient est structuré comme un langage, remarquons que ceci implique et condense trois articulations successives.

– D'abord, ce qu'a découvert Freud, à savoir qu'il y a des représentations refoulées qui se produisent à partir d'un prototype refoulé, d'une *Urverdrängung*, c'est-à-dire la nécessité logique du refoulement originaire comme fondement de l'inconscient, Lacan pose que ce n'est pas autre chose, pour un sujet parlant, que la conséquence première de la structure différentielle du signifiant. Le refoulement originaire et la constitution du sujet dans le champ du signifiant sont équivalents.

– En second lieu, Lacan en formule la conséquence qu'inconscient et langage ont même structure,

– Et enfin tout le travail d'élaboration et de formalisation de Lacan vise justement cette structure à partir de cette conséquence seconde qu'elle se fonde sur un manque, sur un trou, et qu'elle est topologie asphérique.

### 1. L'objet *a*

C'est en ce point d'ombilication de la structure que se désigne la place de l'objet *a*, dans sa double valence de manque, de pure absence d'une part, de bouchon d'autre part. Ou, pour le dire autrement, l'objet comme cause et

l'objet comme reste ; ou encore, *agalma* et déchet.

L'objet *a* est ce qui vient suturer le manque du sujet dans une fallacieuse complétude qui méconnaît sa division, dans le fantasme.

L'objet *a* est aussi bien ce qui vient refendre le sujet, le causer, au-delà du fantasme.

L'objet *a* est encore, comme corrélat de la défaillance de l'Autre, cette consistance logique qui vient compléter l'inconsistance de l'Autre.

Voilà pourquoi cet objet qui vient refermer la béance de la structure möbienne du sujet comme de l'Autre *a*, lui aussi, dans la topologie de Lacan pour bord le huit intérieur.

C'est cette rondelle qui peut venir suturer une bande de Möbius le long de son bord unique, ce qui produit une surface nouvelle, le plan projectif, et, en tant qu'il en dérive, le *cross-cap*.

### 1. *Identification, pulsion, fantasme, ou la topologie du transfert selon le huit intérieur*

Que la topologie, on puisse s'en passer à condition de s'en servir, Lacan nous en donne un exemple justement à propos de la fin de la cure, dans les dernières pages des *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*.

La structure topologique ne s'en voit pas tout de suite ; et c'est ce que nous pouvons tenter de dégager, d'autant plus que cet exemple fait valoir la solidarité de la logique et de la topologie d'une part, et montre en quoi la clinique et ses concepts – le transfert, l'identification, le fantasme, la pulsion –, trouvent leur articulation dans la topologie : à savoir que clinique et topologie sont solidaires aussi bien. Soulignons ici que deux concepts majeurs de Lacan concernant le transfert, le sujet supposé savoir et la mise en acte de la réalité – sexuelle – de l'inconscient, trouvent leur cohérence dans leur référence commune à la fonction de l'objet *a* et au statut de l'Autre comme barré : L'Autre n'existe pas, il est marqué soit de l'incomplétude soit de l'inconsistance. L'inconsistance de l'Autre implique que la référence au signifiant ne suffit pas pour situer le transfert.

Le sujet supposé savoir suppose précisément que l'Autre ne sait pas, que l'Autre dont il s'agit est aux antipodes de l'Autre du savoir, comme le soulignait J.-A. Miller dans son cours intitulé « Les réponses du réel » [\[13\]](#), le savoir en question tient à ce qu'il reste de savoir non su par l'Autre, au savoir qui ne découle pas du signifiant, mais qui attient à l'objet. J.-A. Miller faisait valoir dans ce même cours la distinction très éclairante de l'aliénation de transfert et du transfert/séparation, qui correspondent très précisément au couple aliénation-séparation que Lacan a introduit dans *Le Séminaire, Les quatre concepts...* Dans l'aliénation de transfert c'est bien l'Autre comme incomplet, comme amputé d'un signifiant, qui est en jeu ; c'est par contre en tant qu'il est rendu inconsistant par l'inclusion de l'objet *a*, qui n'en est pas un des éléments, que l'Autre du désir fonctionne dans la séparation de transfert.

La fonction du sujet supposé savoir tout comme la mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient visent l'Autre justement là où il est en défaut, où il se révèle comme *A*.

Nous avons vu comment la béance du sujet comme le défaut de l'Autre peuvent venir à être comblés par l'objet venant suturer le long de son bord la bande de Möbius dont se supporte leur structure, produisant ainsi un *cross-cap*. C'est en s'appuyant sur une autre surface, la bouteille de Klein, que Lacan topologise la relation du sujet et de l'Autre.

Comme Lacan le met en valeur dans *le Séminaire* qui suit *Les quatre concepts...*, « Les problèmes cruciaux de la psychanalyse », la topologie qui rend compte de l'articulation du sujet et de cet Autre, qui est d'abord l'Autre sujet, comme Autre absolu qui peut faire disparaître le sujet lui-même, consiste précisément en l'articulation de deux bandes de Möbius le long de leur bord unique. Ce qui en résulte est cette surface appelée bouteille de Klein. Dans cette conjonction, qui est celle de l'aliénation, le sujet est livré à la métonymie de la chaîne signifiante, du manque-à-être. Il ne peut y trouver son identité en tant qu'être, il ne peut que disparaître sous le signifiant qui le représente pour un autre signifiant. C'est le champ clos des identifications et de la pente à l'identification idéalisante qui est celle du transfert.

Alors, précisément, revenons à la question du transfert et de la fin de la cure, à partir de ces deux faces du transfert que Lacan fait valoir dans *Le Séminaire Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*.

La face indexée par A, référée à l'Autre – L'Autre de la Vérité et L'Autre trompeur –, est celle de la supposition de savoir mais aussi celle de la tromperie de l'amour et de l'identification idéalisante. Le transfert s'ordonne là entre S et A, et met en jeu une supposition de savoir qui n'attient qu'au signifiant. L'Autre est là comme Autre du savoir, et ce qui se déploie est dans le registre de l'aliénation de transfert. Le sujet n'a là pas d'autre choix que le registre du signifiant, nous sommes dans le champ, le plan, comme le dit Lacan, de l'identification.

La face *a*, celle du transfert comme moment de fermeture de l'inconscient mais qui demeure référable aussi bien au sujet supposé savoir, exige un Autre pour cela complété de *a* comme consistance logique, un Autre à qui le sujet aura remis la cause de son désir. Le transfert met alors en jeu l'Autre du désir, et suppose un savoir qui attient à l'objet.

La séparation est là possible, et c'est cela que permet le désir de l'analyste, en tant qu'il ramène la demande à la pulsion. Le sujet peut alors venir à cette place de *a*, et la relation à l'Autre se jouera à ce moment là entre *a* et A, sur l'axe d'une subjectivation sans sujet, acéphale, comme le dit Lacan. C'est l'axe, le plan de la pulsion, et c'est parce que le sujet a pu venir en *a*, s'identifier à l'objet, y trouver son complément d'être dans la séparation, que ce que Lacan appelle le franchissement du plan de l'identification est possible.

Reste le fantasme, que nous avons évoqué plus haut :  $S \diamond a$ . Lorsque le sujet dans l'analyse a fait l'expérience de ce franchissement, est passé par la place de *a*, s'est éprouvé comme être dans *a*, « l'expérience du fantasme fondamental devient la pulsion », dit Lacan ; c'est-à-dire, se joue au-delà du principe du plaisir [14]. C'est en tant qu'il a pu occuper cette place vide, dans l'Autre, de *a*, c'est en tant que causé par *a* que le sujet comme *a* se vise dans l'Autre, au-delà du fantasme.

C'est ainsi, comme nous l'avons vu tout à l'heure, sur ce qui fait l'articulation du sujet et de l'Autre, de l'objet et de l'Autre, sur cette courbe du huit intérieur, que Lacan propose dans *Le Séminaire Les quatre concepts...*, de topologiser le transfert.

Voici donc ce que pourrait être le schéma déployé de ce huit intérieur, en tant que nous pouvons le décliner, comme le fait Lacan à la fin des *Quatre concepts*, en référence au transfert et à l'opération du désir de l'analyste ; schéma déployé que nous pouvons inscrire comme un schéma logique, à condition toutefois de ne pas oublier que ce qui

nous y a conduit, et ce qui fait sa cohérence essentielle, intrinsèque pourrions-nous dire, est la topologie du huit intérieur.

Nous pouvons y lire ce qu'énonce Lacan à la fin de ce *Séminaire Les quatre concepts* :

«... le transfert s'exerce dans le sens de ramener la demande à l'identification. C'est pour autant que le désir de l'analyste, qui reste un  $x$ , tend dans le sens exactement contraire à l'identification », c'est-à-dire maintient la distance entre le I de l'identification fondamentale et l'objet de la pulsion,  $a$ ,  $e$  que le franchissement du plan de l'identification est possible, par l'intermédiaire de la séparation du sujet dans l'expérience. L'expérience du sujet est ainsi ramenée au plan où peut se présenter, de la réalité de l'inconscient, la pulsion. »[15]

Ainsi, pour terminer ces remarques préliminaires et pour rester dans la résonance de la fin de ce *Séminaire Les quatre concepts...*, nous espérons avoir montré que la topologie n'est pas à ranger parmi les *dieux obscurs*. Ça n'est pas une mystique, ça n'est pas plus une recherche autarcique, une topologie pour la topologie. C'est la structure de la clinique, la structure de l'expérience analytique, parce qu'elle vaut, au-delà, pour tout être parlant.

C'est pour cela que Lacan peut dire qu'elle *est* la structure, rien d'autre que cette structure, c'est-à-dire, selon ses propres termes dans « L'Étourdit », « l'asphérique recelé dans l'articulation langagière en tant qu'un effet de sujet s'en saisit »[16].

La topologie, Lacan l'a développée comme telle pour nous dans son enseignement ; mais, comme de la structure, il s'en faisait la dupe – ce à quoi il nous a exhortés. La topologie, il pouvait s'en passer, parce qu'il s'en servait : sa pratique était topologie.

## ***Deuxième partie***

### **La clinique du nœud borroméen**

La pertinence clinique de la topologie de Lacan s'illustrera ici de quelques exemples se référant à ce que nous pouvons appeler une clinique du nœud borroméen, une clinique des suppléances, qui ouvre les voies d'une nouvelle clinique différentielle.

#### ***I. La forclusion généralisée et les suppléances***

Si dès son article sur « La question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » Lacan envisage qu'une suppléance est pensable au « vide soudain aperçu de la *Verwerfung* inaugurale »[17], ce n'est qu'à la fin de son enseignement qu'il donne à ce terme, à cette fonction de suppléance, toute son extension.

Cette mise en valeur, cette généralisation de la suppléance est en effet corrélative au déplacement du statut de l'Autre qu'opère Lacan lorsqu'il prend son départ non plus de cet Autre, mais de l'Un, c'est-à-dire d'une axiomatique de la jouissance.

Dans le schéma L comme dans les formulations de la « Question préliminaire », Lacan s'appuie encore sur l'hypothèse d'une dialectique du sujet et de l'Autre ; et l'Autre, à cet égard, est complet et consistant, c'est l'Autre véritable et absolu qui pourrait annuler le sujet lui-même ; il comporte sa propre garantie. L'Autre du signifiant est complété par l'Autre de la Loi, il y a un Autre de l'Autre qui fait la loi à l'Autre. Son signifiant, c'est le Nom-du-Père : « C'est-à-dire [le] signifiant qui dans l'Autre, en tant que lieu du signifiant, est le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la loi ». A ce moment de l'élaboration de Lacan, l'Autre ainsi contient son propre signifiant ; l'Autre de l'Autre existe.

C'est à partir de son *Séminaire sur L'éthique* que Lacan fait valoir que dans le processus de symbolisation, d'absorption de la Chose dans l'Autre, où le langage efface la jouissance et la résorbe, il y a un reste ; ce reste, c'est l'objet *a*, plus-de-jouir, irréductible à un signifiant.

A ce titre, *a* n'est pas un élément de l'Autre, mais il doit être conçu, tel *l'agalma* à l'intérieur du Silène auquel Alcibiade compare Socrate dans *Le banquet*, comme inclus dans l'Autre.

L'Autre devient ainsi un concept organisé autour d'un noyau, d'une vacuole de jouissance, qui s'y loge en un point d'extimité, au point le plus intime qui n'en reste pas moins radicalement hétérogène. Dès lors, l'Autre est marqué d'un manque central : celui de la jouissance comme signifiant. A cette place Lacan introduit  $S(\mathcal{A})$ , signifiant du manque dans l'Autre, signifiant différent des autres ; il est le signifiant sans lequel les autres ne représenteraient rien, mais il ne peut être conçu lui-même que comme extime par rapport à l'Autre, comme l'a fait valoir J.-A. Miller<sup>[18]</sup>.

L'Autre ne peut de ce fait qu'être soit marqué de l'inconsistance, de ce que seul un élément hétérogène puisse venir à la place de son manque, soit marqué de l'incomplétude.

Lacan peut alors formuler dans « Subversion du sujet et dialectique du désir » que l'Autre n'existe pas – au regard de la jouissance –, et qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre – c'est la mise en valeur de la fonction fondatrice, comme nous l'avons souligné précédemment, du *défaut dans l'univers*.

Ce qui reste dès lors comme Autre dans l'Autre, ce qui fonde l'altérité de l'Autre, c'est l'objet *a* comme reste non symbolisé de la Chose.

Ce chemin que parcourt Lacan le fait passer d'une axiomatique du désir, d'un point de départ dans l'Autre, à une axiomatique de la jouissance qui, elle, est foncièrement acéphale, autiste. Ce qui l'amène du même coup à penser la parole non pas en tant qu'elle s'adresse à l'Autre, comme véhicule de la communication, mais en tant que véhicule de la jouissance.

C'est à cet égard qu'il propose, à la fin du *Séminaire Encore*, le concept de *lalangue*, c'est-à-dire un symbolique disjoint de l'Autre et référé à l'Un. Mettre l'accent sur l'Un, dans ce « Y a d'l'Un » que formule Lacan et qui marque la dernière période de son enseignement, c'est poser la jouissance et *lalangue* comme préalables au langage comme structure, préalables à un Autre dès lors problématique.

C'est alors que Lacan peut tirer les conséquences ultimes de la division de l'Autre, de *A*, et de la fonction de  $S(\mathcal{A})$ . Le Nom-du-Père apparaît dès lors comme un bouchon de ce *A* ; la fonction du père, toute opératoire qu'elle soit, n'est qu'un mythe freudien. Elle n'est pas unique. D'où la pluralisation des Noms-du-Père, comme suppléances à la défaillance structurale de l'Autre.

Autrement dit, que son propre signifiant manque à l'Autre, qu'il soit forclus, est de structure. C'est là une généralisation de la forclusion, comme quelque chose en moins, de structure. Et à cet égard, le Nom-du-Père apparaît comme en plus, comme un complément. Et s'il est défaillant, une suppléance, qui est toujours suppléance d'un supplément, peut venir pallier ce défaut. La suppléance est ainsi corrélative d'une clinique universelle du délire.

## **2, Le nœud borroméen**

C'est au fond ce que présentifie la topologie du nœud borroméen, où Lacan reformulé le concept même de structure à partir des seules catégories de l'expérience analytique que sont réel, symbolique et imaginaire.

Le nœud borroméen, effort pour penser la structure, le symbolique, hors d'une référence à l'Autre, c'est aussi bien, comme le faisait remarquer J.-A. Miller, une reformulation de la structure de l'Autre comme condition de possibilité de l'expérience analytique elle-même : c'est ce que Lacan indique dans *R.S.I.* : « S'il y a un Autre réel, il n'est pas

ailleurs que dans le nœud même, et c'est en cela qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre »[19].

La visée de Lacan consiste donc à serrer l'Un, la jouissance, à partir des trois registres : réel, symbolique, imaginaire, en tant que ce sont fondamentalement trois registres hétérogènes. Pourtant l'être parlant se supporte de ces trois registres, et quelque chose d'une jouissance s'en trouve enserré, coincé. C'est pour en rendre compte que Lacan s'est servi du nœud borroméen, comme il l'indique dans son *Séminaire Encore*[20].

Son problème est donc d'élaborer, de situer cette commune mesure nécessaire à ces trois registres foncièrement hétérogènes. C'est là qu'intervient un quatrième terme, le quatre est déjà là, dans le nœud borroméen.

Chacun des ronds qui supportent R, S et I n'est pas enlacé avec l'un quelconque des deux autres, ils sont libres deux à deux, et pourtant, dans le nœud borroméen, ils tiennent.

Ce qui fait commune mesure des trois, c'est d'être nouables, noués borroméennement, et le nouage, le nœud borroméen, est une quatrième entité, nouvelle : c'est la commune mesure *a minima*, en quelque sorte la solution parfaite. Mais ça n'exclut pas qu'elle ne soit pas la seule, ni même qu'elle soit à placer au rang d'une solution idéale, voire mythique.

Lacan fait remarquer que chez Freud, ces trois registres sont laissés indépendants, à la dérive ; et pour faire tenir sa construction théorique, il faut à Freud quelque chose qu'il nomme « réalité psychique », et qui n'est rien d'autre que le complexe d'Œdipe : c'est-à-dire un quatrième terme qui fait nouage des trois termes indépendants, des trois ronds libres, R, S et I.[21]

Le complexe d'Œdipe accomplit là, dans cette figuration du nœud à quatre, ce que le nouage borroméen réalise implicitement dans le nœud à trois.

Le quatrième rond, comme quatrième explicite, vient ici pallier le dénouage où se désigne la forclusion.

Dans le dénouage, c'est le caractère borroméen qui est forclos ; le dénouage, comme  $-1$  du nouage, est de structure : ça équivaut exactement à poser la fonction de  $S(A)$ .

Le nouage borroméen des trois comme quatrième implicite, idéal, étant de fait forclos, il faut un quatrième explicite, supplémentaire, qui fait suppléance, pour restituer une structure de nouage borroméen.

C'est ce qu'opère le quatrième rond, comme complexe d'Œdipe chez Freud, Nom-du-Père chez Lacan, mais aussi en référence à « la fonction radicale du Nom du Père qui est de donner un nom aux choses avec toutes les conséquences que ça comporte, jusqu'au jouir notamment » [22] comme nomination, comme le « donner-nom » : c'est là, dit Lacan, que « la parlotte se noue à quelque chose de réel ».

Dans la solution parfaite du nouage borroméen à trois, « les Noms du Père c'est ça, le symbolique, l'imaginaire et le réel ; ce sont les noms premiers en tant qu'ils nomment quelque chose », c'est-à-dire que l'un quelconque non seulement est un nom, donne nom, mais aussi noue les deux autres, et comme troisième porte également l'efficiencia du nouage comme quatrième implicite.

Dans le nœud à quatre, Lacan complémente, supplémente l'un des trois de sa fonction première, le donner-nom, la

nomination. Autrement dit, c'est bien dans le donner-nom, la nomination que réside la suppléance, à savoir ce qui répond à S(A), à la défaillance de l'Autre.

Aussi Lacan peut-il proposer « trois formes de Nom du Père, celles qui nomment l'imaginaire, le symbolique et le réel »[23] ; « Il n'y a pas que le symbolique qui ait le privilège des Noms du Père, il n'est pas obligé que la nomination soit conjointe au trou du symbolique », précise-t-il ensuite[24].

A la nomination du symbolique comme symptôme s'ajoutent ainsi la nomination de l'imaginaire comme inhibition et la nomination du réel comme angoisse : c'est ce qu'indique Lacan à la fin de son *Séminaire R.S.I.*

Ce nœud à quatre, en voici une autre figuration, qui fait mieux saisir en quoi ce quatrième comme supplément à l'un des trois, R, S, ou I, restitue un nouage borroméen.

### *3. Modalités de ratage, modalités de suppléance*

La loi générale, donc, c'est que ça rate – ça rate à faire nœud borroméen à trois ; autrement dit, la forclusion est de structure. C'est ce qui s'avère pour le névrosé, c'est ce qui se révèle quand se déclenche la psychose, et c'est ce qui se montre dans différentes notations cliniques sur tel ou tel cas.

Il y a bien des façons de rater le nouage borroméen des trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire, et il y a autant de façons de suppléer à ce ratage ; le nœud à quatre que nous venons de voir n'en est qu'une parmi beaucoup d'autres, si nous considérons comme suppléance tout moyen de faire quand même tenir ensemble R, S et I.

Que pouvons-nous dire de ce ratage de façon à peu près assurée ?

Constatons d'abord que ce ratage peut se traduire par différentes sortes d'arrangements ou de réarrangements de R, S et I :

– R, S et I, qui sont foncièrement séparés, dissociés, restent non noués, ou se dénouent : c'est la folie commune, le « tous débiles » que souligne Lacan dans « Les non-dupes errent » et dans *R.S.I.*

– un nouage borroméen peut se constituer, mais il y faut un quatrième élément, qui est fondamentalement le donner-nom, la nomination : c'est comme tel, comme nomination du symbolique, que Lacan définit le symptôme dans le nœud borroméen à quatre qui supporte ce qui est le cas général, la névrose. Le quatrième vient alors comme suppléance du dénouage de R, S et I, qui est de structure dans la généralisation de la forclusion d'où part Lacan à la fin de son enseignement.

– un quatrième élément vient réparer le dénouage, le ratage total ou partiel du nouage, au point même de l'erreur R, S et I restent noués, mais le nœud n'est plus borroméen. C'est là, comme quatrième, la fonction du sinthome telle que Lacan la fait valoir à partir du cas de Joyce.

– deux des consistances restent enlacées, et la troisième ne tient pas : c'est ce que produit, en référence à la solution idéale du nœud borroméen à trois, une seule erreur – localisable, dans la mise-à-plat, en un dessus-dessous – ; c'est par exemple ce que révèle de la structure de Joyce l'épisode de la raclée, avant qu'il n'ait produit le sinthome qui empêchera le glissement de l'imaginaire, c'est-à-dire du rapport au corps.

– il y a bel et bien nœud à trois de R, S et I, mais il n'est pas borroméen : cas du nœud olympique, dont Lacan fait

dans « Les non-dupes errent » la caractéristique du névrosé en tant qu'il traduit son côté increvable : on peut couper R, S ou I, dit-il, ça tient ; notons cependant qu'entre « Les non-dupes errent » et *R.S.I.* la construction de Lacan a évolué.

– par des mises en continuité de R, S et I, le nouage se transforme en diverses formes de nouages ou dénouages à une seule ou à deux consistances, avec là aussi d'éventuelles réparations sinthomatiques. Par exemple la simple mise en continuité, à partir du nœud borroméen à trois, de R, S et I, conduit au nœud de trèfle qui supporte, nous indique Lacan, la structure de la personnalité, qui n'est rien d'autre que la position paranoïaque.

Ce ne sont là que quelques réarrangements possibles de R, S et I, parmi bien d'autres qu'indique Lacan dans les séminaires qui suivent « Joyce le sinthome ».

Ces remarques conduisent logiquement à des questions sur les différents ordres de causalité du ratage qu'elles suggèrent et sur la distinction de ce qui est la cause et de ce qui est l'agent de ce ratage.

En effet, le nouage borroméen à trois – ou à quatre – peut rater :

– parce qu'un des registres ne tient plus et lâche, se rompt ou devient inconsistant (ça peut être le cas pour R, S, I ou le quatrième élément). C'est ainsi par exemple que Lacan, dans « Les non-dupes errent », formule les choses concernant la façon dont le symbolique se défait quand le sujet psychotique rencontre la déficience du symbolique, à l'appel du signifiant forclus ;

– parce que des « erreurs », qui sont des effets de la déficience, de la carence paternelle, se sont produites dans la constitution du nouage lui-même ; c'est ce que Lacan évoque à propos de Joyce ;

– enfin, parce qu'il y a confusion, indistinction entre les registres R, S et I, c'est-à-dire mise en continuité, homogénéisation de deux – ou des trois – consistances.

Cela bien sûr nous interroge sur la clinique, et nous requiert de préciser, dans chaque cas, comment les phénomènes cliniques rendent compte de ces modes de ratage.

Remarquons enfin que ces modes de ratage nous indiquent aussi bien les modes possibles de réparation, de recollage, de réarrangement des choses. Il faut en effet, en toute logique, tirer les conséquences de cette topologie de nœuds où nous mène Lacan, et saisir que ce qui opère tient justement, au fond, aux outils de la « topologie pratique » :

– les ciseaux, qui opèrent la coupure,

– la colle, qui réalise raboutage, suture et mise en continuité ;

– la ficelle, qui, comme consistance, permet la supplémentation par un quatrième élément, et la réparation locale de f « erreur » par le sinthome. Toutes ces opérations peuvent contribuer à suppléer à la référence ratée, c'est-à-dire au nœud borroméen à trois. Elles sont produites par le sujet :

– comme symptôme – suppléance, quatrième consistance du nœud –, par le sujet névrosé ;

– comme sinthome, ainsi que le construit Joyce ;

– comme suture et mise en continuité : c'est par exemple la solution paranoïaque ;

– comme métaphore délirante, qui constitue d'une façon générale dans la psychose une tentative de localiser la jouissance, de mettre en place une suppléance à la suppléance défailante du Nom-dupère ; comme le symptôme, elle est du côté de la lettre, métaphore littérale condensatrice de jouissance.

C'est là aussi qu'opère l'analyste par son acte :

- par l'interprétation qui fait coupure, et par la scansion,
- par l'interprétation en tant qu'elle porte sur l'équivoque et met en jeu à travers la structure möbienne la fonction du trou,
- par l'acte symbolique, qui peut faire suture ou suppléance,
- par la construction, la greffe – plus ou moins forcée – qu'il peut mettre en place (c'est ce que fait par exemple Mélanie Klein avec Dick).

Coupure, raboutage, supplémentation, ce sont là les interventions topologiques qu'opère l'analyste – dans son acte –, mais aussi que réalise le sujet par son savoir-faire avec le signifiant. Ce que nous pouvons illustrer à partir de ce que nous a apporté Lacan, autour de ces trois termes : symptôme, sinthome, greffe de symbolique.

#### *4. Le symptôme comme nomination du symbolique*

Dans la topologie du nœud borroméen telle qu'il l'a développée à partir de R.S.I., rappelons seulement que Lacan met en valeur le symptôme comme quatrième rond, comme suppléance à la fonction du Père, comme un des Noms-du-Père nécessaires à pallier la défaillance structurale de l'Autre, et à réaliser le nouage de R, S et I.

Ce nœud à quatre, et cela Lacan le souligne dans son séminaire sur Joyce, traduit une sorte d'infléchissement, de renouvellement du statut du symbolique lui-même.

Le rond du symbolique est remplacé par un binaire,  $S + \Sigma$ . « L'élément quart, c'est ce que le symptôme réalise, en tant qu'il fait cercle avec l'inconscient. [...] Ça fait cercle,  $S + \Sigma$  : c'est ce qui fait une nouvelle sorte de S », précisera Lacan en 1975 dans ses conférences aux Etats-Unis [25]. Ce binaire correspond aux deux versants du symbolique, le signifiant comme pouvant se coupler avec un autre pour faire chaîne, et la lettre. C'est-à-dire, comme l'a proposé J.-A. Miller, aux deux fonctions susceptibles de s'appliquer à l'Un du signifiant, la fonction de représentation et la fonction de symptôme. Nous pouvons y reconnaître ce qu'évoque Lacan dans « l'Étourdit » de « ces deux dimensions du pourtouthomme, celle du discours dont il se pourtoute, et celle des lieux dont ça se thomme ».

D'un côté donc, il y a ce qui relève du signifiant en tant qu'il s'articule à un autre, autrement dit de la structure de langage, de l'inconscient et du discours, ce qui est dialectisable et élaborable dans un savoir. De l'autre, il y a ce qui relève du S1 tout seul, de la lettre comme condensatrice de jouissance, de *lalangue* comme véhicule de cette jouissance : c'est le non-dialectique, le symptôme en tant que non analysable, autrement dit en tant que réel.

A s'identifier à son symptôme, le sujet se constitue comme réponse du réel. Le symptôme, en tant que réel, est une suppléance.

Au contraire de la névrose où ils s'opposent, dans la psychose, l'effet de sens disparaît dans le sens joui, qui se trouve indexé de l'Autre. La jouissance est identifiée au lieu de l'Autre, d'un Autre qui jouit. C'est ce dont témoigne la phénoménologie de la psychose. Le symptôme est ce qui coordonne jouissance et sens : cela vaut dans la névrose comme dans la psychose.

A cet égard, la construction délirante, prise comme symptôme psychotique, est ce qui permet de rendre la jouissance maîtrisable, de l'appivoiser, en la séparant de la chaîne signifiante qu'elle envahit pour la localiser, la stabiliser dans le délire comme symptôme, la condensant comme écriture, lettre comme telle inanalysable en tant que rejet de l'inconscient. Si dans la névrose le symptôme comme suppléance vient, compléter l'inconscient et faire supplément nécessaire à l'Autre défaillant en témoignant d'une fixation de la jouissance, dans la psychose le symptôme comme contingent vient séparer la jouissance, la séparer de l'Autre dont la faille ouverte l'avait fait s'y engouffrer, dans un rejet massif de l'inconscient.

En cela, si la psychose est pur symptôme, la métaphore délirante comme symptôme psychotique, comme suppléance – mais suppléance contingente – vient condenser, en le localisant, ce rejet de l'inconscient.

### *5. Joyce et le sinthome*

Examinons à propos de Joyce la façon dont Lacan situe et construit sur le nœud une observation clinique. C'est un des exemples tout à fait éclairants qu'il nous donne de ce que peut être l'articulation de la topologie et de la clinique dans l'expérience analytique.

Le sinthome, nous dit Lacan, vient réparer la faute, le lapsus du nœud, du nouage de R, S et I, au point même où il s'est produit. Lacan nous le montre sur le nœud à propos de l'épisode, pris comme fragment clinique, de la raclée reçue par Joyce et qui est pour celui-ci l'occasion d'éprouver une sorte de détachement de son propre corps, qui lui semble s'en aller comme une pelure. Dans cet effet de lâchage du rapport au corps propre qui part à la dérive, dans ce laisser-tomber, Lacan nous invite à reconnaître le glissement de l'imaginaire, qui ne tient pas, du fait d'une faute dans le nouage[26].

Cette faute, il est dès lors possible de la localiser, de la cerner sur le nœud de R, S et I, et c'est là, au point où elle s'est produite, que Lacan place – c'est ainsi qu'il formule les choses dans le cas de Joyce – l'ego comme sinthome, comme raboutage correcteur.

L'ego désigne ici ce qui se constitue de l'artifice, de l'art de Joyce, qui produit une écriture énigmatique, qui défait la langue, qui, nous dit Lacan, constitue un symptôme pur, « que Joyce parvient à porter à la puissance du langage, sans que pour autant rien n'en soit analysable » [27]. Cet ego comme sinthome, comme suppléance, restitue un deuxième lien entre le symbolique et le réel, et fait tenir l'imaginaire. Mais cette façon minimale de réparer la faute, de faire tenir R, S et I, garde la mémoire, la trace, de la faute initiale : R et S restent enlacés, et les épiphanies en sont la marque dans l'œuvre de Joyce. *6. La nomination du réel comme greffe de symbolique : le cas Dick, de Mélanie Klein*

Comment pourrions-nous saisir ce qu'il en serait de cette autre forme du Nom-du-Père comme nomination du réel – soit comme angoisse –, venant compléter le rond R et réaliser le nouage borroméen avec I et S ?

Tentons d'approcher cette question en nous appuyant sur le cas Dick de Mélanie Klein. Elle a publié ce cas célèbre en 1930, dans un article intitulé « L'importance de la formation du symbole dans le développement du moi » [28], et Lacan s'est référé à ce cas qu'il a largement repris dans son Séminaire I, Les écrits techniques de Freud en 1953, au début de son enseignement.

Lorsque Dick, qui a quatre ans, arrive chez Mélanie Klein, il est tout entier dans un monde indifférencié, il ne

manifeste aucune anxiété, à la différence des enfants névrosés ; tout lui est également réel, également indifférent : il vit dans le réel, et d'une façon non anxiogène. C'est un enfant qui ne répond pas, et qui n'adresse aucun appel. Il n'a pas accès à l'Autre, il n'a pas accès à la réalité humaine.

Pourtant, pour Dick, réel, symbolique et imaginaire sont là, sensibles, affleurants, note Lacan. Dick est dans le réel, mais la parole de Mélanie Klein, dans le symbolique, pourra opérer, et les objets, dans l'imaginaire, sont déjà constitués ; il y a ébauche d'imaginification du monde extérieur.

Mais réel, symbolique et imaginaire ne peuvent jouer ensemble, il leur manque une commune mesure. « Tout le problème est celui de la jonction du symbolique et de l'imaginaire dans la constitution du réel » dit Lacan – réel étant ici à entendre comme réalité. Que cette conjonction manque à se produire tient à un défaut de la situation du sujet, en tant « qu'elle est essentiellement caractérisée par sa place dans le monde symbolique, autrement dit dans le monde de la parole »[29],

Le mécanisme de cette conjonction, Lacan nous le montre dans le Séminaire I avec l'expérience de Bouasse, dite du bouquet renversé. Cette expérience d'optique montre comment peuvent se conjoindre, s'inclure, des objets réels et des objets imaginaires, dans un sens comme dans l'autre. Cette expérience, nous indique Lacan, est une nouvelle présentification du stade du miroir : « L'image du corps, si on la situe dans notre schéma, est comme le vase imaginaire qui contient le bouquet de fleurs réel. Voilà comment nous pouvons nous représenter le sujet d'avant la naissance du moi, et le surgissement de celui-ci »[30].

Pour Dick, ce jeu libre, la conjonction entre les différentes formes, imaginaire et réelle, des objets, est ce qui ne se produit pas : le bouquet et le vase ne peuvent être là en même temps. Pour Dick, le réel et l'imaginaire, c'est équivalent[31]. Et cela, nous dit Lacan, parce que le sujet, dans le symbolique, n'est pas à la bonne place. Il ne s'est pas produit l'accolement du langage à l'imaginaire, à savoir ce qui permettrait à Dick d'entrer dans un système d'équivalences où les objets se substitueraient les uns aux autres, c'est-à-dire dans le processus de symbolisation, dans la chaîne signifiante. C'est ce que permettra l'intervention de Mélanie Klein.

Mais revenons au point de départ pour Dick.

La chaîne signifiante, S2, lui manque. L'aliénation – le choix de l'Autre, de la parole – ne s'est pas produite. Dick ne dispose que d'une « symbolisation anticipée, figée, dit Lacan, et d'une seule et unique identification primaire, le vide, le noir » – le corps de la mère comme contenant. « Cette béance est précisément ce qui est humain dans la structure propre du sujet [...] »[32]

*Autrement dit, Dick reste figé, pétrifié, sous ce S1 premier*[33]. Dans cette position en effet il peut faire l'économie de l'angoisse, de l'anxiété qui surgit lors de toute nouvelle identification[34], anxiété qui, en tant que perte du sujet dans l'intervalle signifiant, en tant que signal de cette perte, se retrouve à des niveaux extrêmement primitifs, précise Lacan. Dick, lui, ne perd rien dans la chaîne signifiante ; il fige son être de sujet dans ce S1 de l'identification primordiale. Ce qui ne s'est pas produit pour lui, c'est justement la chute de ce S1, c'est-à-dire le refoulement originaire. Freud l'indique dans *Inhibition, symptôme, angoisse* : c'est l'angoisse qui produit le refoulement, l'angoisse est cause du refoulement. Que cette angoisse manque chez Dick, c'est précisément ce que note d'emblée Mélanie Klein. C'est de là qu'elle part, et elle nous articule en trois points ce qui guide son action de thérapeute dans cette cure : il s'agit d'abord pour elle d'accéder à l'inconscient du sujet – nous dirions plutôt qu'il n'y a pas chez lui trace d'inconscient, et qu'elle intervient sur sa structure ; ensuite de faire naître l'angoisse de l'enfant en atténuant sa forme latente, en la dénouant par l'interprétation ; enfin d'élaborer cette angoisse pour permettre le développement de la symbolisation.

Autrement dit, l'angoisse ainsi produite est nécessaire au refoulement, à la chute du S1 sous lequel le sujet était pétrifié, et conjointement l'aliénation, c'est-à-dire le choix de l'Autre peut s'opérer. L'angoisse est strictement corrélative de cet avènement du sujet dans l'Autre, opération qui met en jeu l'Autre comme barré et produit un reste,

l'objet *a*.

Alors, devant cet enfant qui ne manifeste pas d'intérêt pour les jouets qu'elle lui montre, dès la première séance Mélanie Klein intervient, d'entrée de jeu, à partir des idées qu'elle a : « Je pris un grand train que je plaçai à côté d'un train plus petit et je les désignai sous le nom de "train papa" et de "train Dick". Il prit là-dessus le train que j'avais appelé "Dick", le fit rouler jusqu'à la fenêtre et dit "Gare". Je lui expliquai que "la gare, c'est maman ; Dick entre dans maman". »

A partir de là, tout se déclenche pour Dick, et dès la fin de cette première séance, il formule un appel. Par sa parole, Mélanie Klein lui plaque le symbolique, et précisément sous la forme du mythe œdipien. Elle lui adjoint un trognon de mythe, c'est-à-dire une symbolisation de réel. Par cette greffe de la symbolisation œdipienne, « elle donne littéralement des noms à ce qui, sans doute participe bien du symbole puisque ça peut être immédiatement nommé, mais qui n'était jusque-là, pour ce sujet, que réalité [réel] pure et simple », dit Lacan[35].

Ne pourrions-nous voir là sous cette forme de l'Œdipe, du mythe œdipien, cette nomination du réel que Lacan nous désigne comme un des Noms-du-Père : l'angoisse comme suppléance, comme nomination d'un réel, fait trou dans le réel indifférencié où vit Dick, par adjonction au rond du réel de la symbolisation œdipienne comme nomination première ?

C'est là, au fond, la forme du nœud à quatre telle que Lacan l'introduit dans le 14 janvier 1975, pour montrer la fonction chez Freud du complexe d'Œdipe comme quatrième nécessaire au nouage de R, S et I.

Nous avons vu que le symptôme, comme suppléance, peut venir en tant que lettre compléter le symbolique par le versant réel du signifiant.

Ici, la symbolisation œdipienne comme quatrième, comme prise symbolique sur le réel, « celle qui nous donne l'angoisse, seule appréhension dernière et comme telle de toute réalité »[36], complète le réel et fait commune mesure entre R, S et I, c'est-à-dire se constitue comme mode de défense contre l'impossible à supporter du réel. L'avènement du sujet dans l'Autre est dès lors possible, et Dick peut formuler un appel, produire un S2.

La parole de Mélanie Klein opère, elle touche à la structure même du sujet, au point précis où ce sujet était accessible à cette intervention. La greffe symbolique fait suppléance, Dick accède à la chaîne signifiante.

Cependant ce mode particulier de naissance du sujet au signifiant, de naissance par le forçage de Mélanie Klein, emporte-t-il ou non les mêmes conséquences que ce temps mythique où le sujet, dans l'Autre où ça parle de lui, s'y reconnaît sous un S1, insigne, lettre, dépositaire en tant que telle de la fonction du symptôme qui est alors, comme nomination du symbolique, un Nom-du-Père dans sa place de quatrième ?

Dans le registre de la symbolisation œdipienne comme suppléance, remarquons ici, dans le cas de Dick, que cette suppléance relève du contingent – pour lui, elle cesse de ne pas s'écrire –, et, permettant l'accès à l'Autre, elle comporte un effet de vidage, de séparation d'avec la jouissance. La métaphore paternelle, à ce titre, ressemble singulièrement à la métaphore délirante. C'est ce que rappelait en 1979 J.-A. Miller lors de Journées sur les psychoses[37].

Pour conclure cet essai de présentation de quelques articulations cliniques à partir de la topologie, et spécialement à

partir du nœud borroméen, trois remarques.

– La topologie borroméenne où se cernent autour de l'objet *a* les places de la jouissance sexuelle mythique, interdite comme telle à l'être parlant, de la jouissance phallique, et du sens joui, rend compte de la structure même de l'expérience analytique comme procès de vidage de la jouissance et de localisation de son reste en tant que ce qui s'y opère c'est la condensation, le serrage de l'objet *a* comme reste inanalysable, comme reste de jouissance, comme lettre, son isolement comme cause même du sujet.

– Nous avons pu sentir, à travers ces exemples, à quel point l'avancée de Lacan, à partir de A, et avec la topologie des nœuds, rapproche névrose et psychose, du moins au regard de la fonction de la suppléance en tant que corrélative de la généralisation de la forclusion comme de structure, tout en maintenant la radicalité de ce qui les sépare, et annonce une clinique différentielle tout à fait nouvelle, et qui reste à faire, une clinique des suppléances référée au nœud borroméen.

– Enfin, et pour terminer, rappelons les termes de Lacan quand il formule dans « L'Étourdit » le caractère fondamentalement topologique de l'expérience analytique : « Une topologie se nécessite de ce que le réel ne lui revienne que du discours de l'analyse, pour ce discours, le confirmer, et que ce soit de la béance que ce discours ouvre à se refermer au-delà des autres discours, que ce réel se trouve ex-sister. »[\[38\]](#)

[\[1\]](#) LACAN J., « L'Étourdit », *Scilicet* n°4, Paris, Seuil, 1973, p. 34.

[\[2\]](#) RUCKER R., *La quatrième dimension*, Paris, Seuil, 1985.

[\[3\]](#) INARRA D., exposé non publié, mai 1989.

[\[4\]](#) LACAN J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 114.

[\[5\]](#) LACAN J., « L'Étourdit », op. cit.

[\[6\]](#) LACAN J., « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 861.

[\[7\]](#) SAUSSURE F. de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1972, p.166-168.

[\[8\]](#) MILLER J.-A., « Extimité », cours de l'année 1985-1986, leçon du 14 mai 1986, non publié.

[\[9\]](#) LACAN J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, op. cit., p. 320-321.

[\[10\]](#) LACAN J., « Radiophonie », *Scilicet* n°2/3, Paris, Seuil, 1970, p. 7071.

[\[11\]](#) MILLER J.-A., « U ou "il n'y a pas de métalangage" », *Ornicar* ? n°5, 1975, p. 70.

[\[12\]](#) OGASAWAISA S., *Du a en tant qu'agent, une fiction mathématique*, *Actes de l'ECF*, n°15, Paris, 1988

[\[13\]](#) MILLER J.-A., « Les réponses du réel », cours de l'année 1983-1984, leçon du 11 janvier 1984, non publié.

[\[14\]](#) LACAN J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 167.

[\[15\]](#) *Ibid*, p. 246.

[\[16\]](#) LACAN J., *L'Étourdit*, op. cit., p. 40.

[\[17\]](#) LACAN J., « La question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 582.

[\[18\]](#) MILLER J.-A., « Extimité », cours de l'année 1985-1986, non publié.

- [19] LACAN J., *Le Séminaire*, livre XXI, *R.S.I*, leçon du 18 mars 1975, *Ornicar* ? n°5, Paris, Navarin, p. 35.
- [20] LACAN J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 101.
- [21] LACAN J., RSI, *Ornicar* ? n°3, Paris, Navarin, 1975, p. 97 et 103.
- [22] Ibid leçon du 11 mars 1975, *Ornicar* ? n°5, p. 21.
- [23] Ibid, p. 53.
- [24] Ibid p. 56.
- [25] LACAN J., « Conférences et entretiens dans des universités Nord-américaines », *Scilicet* n°6/7, Paris, Seuil, 1976, p. 40 et 58.
- [26] LACAN J., *Le Séminaire*, livre XXIII Le Sinthome, *Ornicar* ? n°11, Paris, Navarin, 1977, pp. 3-9.
- [27] LACAN J., *Joyce avec Lacan*, « Joyce le symptôme I », Paris, Navarin, 1987, p. 27.
- [28] KLEIN M., « L'importance de la formation du symbolique dans le développement du moi » (1930), *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, 1968, p. 270.
- [29] LACAN J., *Le Séminaire*, Livre I, *les écrits techniques de Freud* Paris, Seuil, 1975, p. 95.
- [30] Ibid p. 94.
- [31] Ibid p. 99.
- [32] Ibid, p. 83.
- [33] LACAN J., « Position de l'inconscient » *Écrits*, op. cit., p. 841.
- [34] LACAN J., *Le Séminaire*, Livre I, op. cit., p. 82.
- [35] Loc, cit.
- [36] LACAN J., *Le Séminaire X*, « L'Angoisse », leçon du 3 juillet 1963, non publié.
- [37] MILLER J.-A., « Supplément topologique à la "Question préliminaire" », *Lettres de l'École freudienne* n°27, 1979.
- [38] LACAN J., « L'Étourdit », *Scilicet* n°4, Paris, Seuil, 1973, p. 34